

SCIENCES ET HUMANITES : DES JAMBES A ARTICULER

Etienne Klein

Les humanités : une défense nécessaire, mais pas si facile...

Nous sommes ici pour défendre l'enseignement des humanités. C'est un combat qui m'est cher et je suis heureux d'avoir été invité à le mener de façon collective, même si je suis bien conscient du fait que, s'il est assez facile de se mettre d'accord autour de l'idée qu'il faut défendre les humanités, il est plus délicat de s'entendre à propos de la question de savoir *quelles humanités* on veut défendre ou promouvoir : doivent-elles inclure la philosophie et si oui à partir de quelle classe, le latin et le grec, la littérature classique, la littérature un peu classique, la littérature pas du tout classique ou marginale, l'histoire de l'art moderne, l'histoire de l'art pas moderne, l'histoire moderne de l'art pas moderne (etc...), le théâtre, l'apprentissage des langues étrangères et si oui de combien, etc. ? Et – question qui fera certainement débat, et même débat houleux - doit-on y inclure un peu de science ? D'une façon générale, la défense des humanités est un exercice délicat et périlleux, pour au moins deux raisons :

- La première tient au fait que les humanités sont pensées comme une sorte de maillage fin qui irrigue l'ensemble de la culture et des connaissances. Du coup, dès qu'on commence à établir la liste de ce qui appartient aux

humanités, cette liste ne pouvant être exhaustive, c'est l'idée même « d'humanités » qui se trouve alors mutilée d'emblée, c'est l'esprit même de leur promotion qui se trouve trahi. Toute omission ou oubli est un scandale. En la matière comme en beaucoup d'autres, il est aussi facile de concevoir un monde idéal qu'il est difficile de construire concrètement un monde meilleur.

- La seconde raison qui rend notre exercice délicat est qu'à l'époque d'internet et des jeux vidéo, ces deux avatars de la postmodernité qui subsument l'idée même de monde actuel, il est difficile de proposer une argumentation en faveur des humanités qui n'apparaisse pas élitiste, rétrograde ou réactionnaire aux yeux de nombreuses personnes. Les humanités, c'est le classicisme, le classicisme, c'est l'ennui, et l'ennui c'est ringard. Mieux vaut la distraction. L'enjeu, le projet auquel nous devons travailler est donc d'élaborer un discours à propos des humanités qui les fassent apparaître comme intéressantes et indispensables *aujourd'hui, avec des arguments en partie nouveaux, différents de ceux d'hier.*

Deux remarques de pater familias

Je voudrais continuer par deux autres remarques générales, disons des remarques de *pater familias*, et ensuite je m'exprimerai plutôt comme physicien.

La première est assez banale. Elle concerne la façon dont les humanités, ou plutôt la façon dont *le recul* des humanités affecte notre

rapport au temps et le rend finalement assez pathologique. Aujourd'hui, c'est le présent qui nous domine du matin au soir : il y a une ontologie exclusive de l'actualité, une hégémonie de l'instantané, une autorité du temps soi-disant *réel*. Les événements ne sont plus que des fluctuations au destin éphémère (c'est-à-dire sans destin du tout), qui n'apparaissent que pour aussitôt s'engloutir, comme font les particules virtuelles au sein du vide quantique. L'urgence s'est comme liquéfiée : elle s'infiltré partout et nous transforme en « Turbo-Bécassines » et en « Cyber-Gédéons » (pour parler comme le regretté Gilles Châtelet¹). Alors, privés de trame de lecture, de cadre de référence, orphelins des philosophies de l'histoire, piégés dans un flux qui nous submerge, nous perdons les moyens de discerner quel paysage général est effectivement aujourd'hui en train d'émerger. En d'autres termes, nous ne parvenons plus à penser ce qui va survenir en prolongement de ce qui est. Or, j'ai l'impression que seules les humanités sont capables de redonner au temps vécu une certaine épaisseur en faisant voir des filiations, des continuités, des ancrages, et de contester ce culte de la vitesse qu'on célèbre avec une ferveur croissante dans nos sociétés, en liaison avec d'autres veaux d'or que sont la performance, la gloire, la consommation ou la rentabilité. Cela m'amène d'ailleurs à ma seconde remarque générale, dont j'espère que vous ne penserez pas qu'elle relève de la « morale ». Dans ce mixte de consommation frénétique et de désenchantement qui caractérise l'univers dans lequel nous sommes aujourd'hui plongés, il me semble indispensable d'offrir à nos enfants la chance de faire le détour par de grandes œuvres classiques avant d'entrer dans le monde

¹ Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs*, Folio, Gallimard, 1998.

des adultes et de s'inscrire dans la vie de la cité. La logique du consumérisme, à laquelle aucun d'entre nous ne peut sérieusement prétendre échapper tout à fait, s'apparente à celle de l'addiction. Elle vise à produire des consommateurs idéaux qui, de façon apparemment délibérée, feraient leurs courses de plus en plus souvent en achetant toujours plus, à l'instar d'un drogué qui rapproche ses prises et augmente ses doses. Or il me semble - mais je ne prétends pas pouvoir le démontrer -, que moins nous disposons d'une vie intérieure riche sur le plan culturel, voire spirituel, plus nous sommes livrés au besoin frénétique d'acheter et de consommer. A la vérité, pour contrer notre tropisme consommatoire, il n'y a en fait que deux instruments, qui correspondent à deux solutions différentes du problème : une bonne crise financière ou l'enseignement des humanités. L'apparition récente de la première solution ne doit pas affaiblir notre volonté de promouvoir la seconde.

Evitons un malentendu : je n'ai nullement l'intention de me livrer ici à la énième diatribe néomarxienne contre la « société de consommation ». Simplement, il m'apparaît crucial de remettre la frénésie d'acheter et de posséder à sa place, malgré tout secondaire, et de faire voir qu'elle ne dessine en rien l'horizon ultime de la vie humaine. Pour aider nos enfants à résister aux pressions qu'on leur impose par le biais de la publicité, il est essentiel de les doter le plus tôt possible d'arguments critiques qui rendent leur vie plus riche et plus profonde.

Paroles de physicien

Je vais parler ici en tant que physicien, et seulement en tant que physicien.

Je commencerai par dire que je ne me sens nullement capable de « démontrer », au sens fort du terme, l'utilité des humanités (le mot « utilité » a-t-il d'ailleurs un sens ici ?) Mais je souhaite illustrer la nécessité de les défendre, non pas comme des vestiges du passé, mais comme des références vivaces, vitales, qui, si nous les avons bien « présentes à l'esprit », accroissent de façon quasi-automatique notre soif d'apprendre, notre envie de réfléchir.

Je partirai d'un constat : la situation actuelle des humanités face aux sciences est extrêmement étrange. En quoi réside cette étrangeté ? Prenons l'exemple de la philosophie. *A priori*, il n'y a pas de démarches plus différentes que celle, réflexive et purement conceptuelle, de la philosophie, et celle, théorique et expérimentale, des sciences de la matière. Il s'agit de deux modes presque opposés, étrangers l'un à l'autre, d'exercice de l'activité intellectuelle. Ces modes ne traitent pas des mêmes problèmes, ne mettent pas en jeu les mêmes raisonnements ou facultés, ne reposent pas sur le même type d'organisation sociale, ne répondent pas aux mêmes finalités, ne sont pas entretenus et perçus de la même manière par la société. Et pourtant – et là se trouve l'étrangeté dont je parle – tout en étant très différents, ils communiquent secrètement. Certaines questions de science, notamment celles qui sont vraiment fondamentales, ont ceci de fascinant qu'elles sortent du cadre de la seule science. A bien y regarder, elles convoquent la pensée tout entière et la revivifie.

À plusieurs reprises, l'histoire des idées a en effet montré qu'il existe des situations dans lesquelles la science permet de faire des

« découvertes philosophiques négatives » : certains de ses résultats modifient les termes en lesquels certaines questions philosophiques se posent, apportent des contraintes, et s'invitent ainsi dans des débats qui lui sont *a priori* extérieurs. Cela les rend infiniment précieux. Car qui oserait aujourd'hui s'interroger, par exemple, sur la nature du « réel » sans tenir compte des leçons de la physique quantique, si révolutionnaire à maints égards ? Cette physique, qui s'applique aux atomes et aux particules, montre en effet que les objets microscopiques ne sont pas de simples miniaturisations des objets macroscopiques, et qu'on ne saurait donc généraliser à toutes les échelles les propriétés que nous croyons pouvoir attribuer aux objets qui nous entourent. Et qui pourrait sérieusement disserter de l'espace et du temps sans se référer à la théorie de la relativité restreinte, qui a profondément transformé leur lien mutuel ? Certaines avancées « forcent » ainsi la réflexion à se remobiliser et à ouvrir de nouveaux chemins de pensée. Mais encore faut-il disposer de la culture permettant d'abord de les détecter, ensuite de les traiter. Or cette culture met en scène – je devrais plutôt dire « fait vivre ensemble » - des connaissances tour à tour historiques, littéraires, philosophiques, bref des connaissances qui font partie des humanités.

Mais je sais bien qu'*en apparence*, les humanités ne sont d'aucune utilité concrète dans la vie professionnelle des scientifiques. De belles et grandes carrières se mènent sans que le moindre intérêt leur soit porté. Dans les lieux de production des savoirs scientifiques, nul signal officiel ne vient en tout cas encourager les chercheurs à s'extraire d'une certaine forme d'activisme monomaniacal. Les humanités y sont généralement considérées comme un violon d'Ingres désuet auquel on

ne saurait s'adonner que comme à un plaisir d'antiquaire.

Mais à mieux y regarder, cette indifférence commune des scientifiques à l'égard des humanités semble avoir des effets pervers. Je passerai rapidement sur le fait mineur qu'elle leur garantit implicitement un certain confort intellectuel, soit en les retenant de devoir trancher d'épineuses questions, soit en les incitant au contraire à pratiquer une sorte de « philosophie spontanée » qui, à cause de sa naïveté ou de ses outrances, se trouve vite aux antipodes de la philosophie. Car la séparation entre la pratique de la science et les humanités provoque des dégâts collatéraux autrement plus graves. D'abord, elle peut être interprétée comme la marque d'une sorte de mépris de la part des acteurs et des agents de la science pour toutes les questions qui transcendent l'opérativité de leurs disciplines, laissant accroire que la science est devenue une entreprise exclusivement productiviste. Ensuite, en retenant les acteurs ordinaires de la recherche de dire ce qu'ils pensent de ce qu'ils savent, elle prend les allures d'une démission collective. Cette démission a au moins trois effets dévastateurs.

Le premier est que la science se trouve implicitement réduite - et ensuite assimilée - à l'ensemble des objets qu'elle permet de produire. Le deuxième effet est qu'en désertant ainsi le terrain de la réflexion, de la mise en culture des savoirs, on laisse le champ libre à des formes très plates de « communication ».

Le troisième effet est sans doute le plus grave : je suis persuadé, mais là encore sans pouvoir le prouver, que ce découplage organisé entre science et humanités a une part de responsabilité dans l'actuelle désaffection des étudiants pour les sciences.

Je voudrais terminer par une remarque à propos de la littérature. Outre les plaisirs qu'ils donnent, les livres sont la preuve que nous (les humains) sommes des êtres métaphysiques : par les livres, nous dépassons, voire transcendons, notre nature première. Nous lisons et écrivons parce que nos vies ne nous suffisent pas. Or il me semble que nous sous-estimons trop cette référence ontologique de l'humain au livre : on considère ce dernier comme une source d'informations, ou comme un « ustensile » de l'apprendre, bref comme un manuel, alors qu'il est une modalité de notre être. La science, elle aussi, nous est spécifique (les chats de gouttière ne s'intéressent pas à la formation des galaxies, pas plus que les bonobos ne se passionnent pour les propriétés de l'antimatière). Pourtant, science et littérature sont constamment opposées l'une à l'autre : d'un côté, paraît-il, la rigueur, la sécheresse, l'objectivité ; de l'autre, les sentiments, la vie, la subjectivité. Or ces deux sortes de rapport au monde devraient non pas être opposés l'un à l'autre, mais articulés ensemble.

Dans le folklore brésilien, il existe un personnage appelé *Saci*, qui incarne la figure du mal (dès qu'il y a une catastrophe, on dit que « c'est la faute de Saci »). C'est un petit bonhomme qui ne marche que sur une jambe. Si je me permets d'invoquer cette figure, c'est pour illustrer l'idée, somme toute banale, qu'une société doit marcher sur ces deux jambes : la science d'un côté, la culture de l'autre. Et il faut bien sûr que le corps social soit capable d'animer ces deux jambes. En effet, il n'existe pas de société moderne qui soit une pure culture : toutes s'appuient sur la science et la technologie. Mais une société qui ne s'appuierait que sur la technologie, sur une technologie non

réfléchi, coupée de la culture, sur une technologie qui deviendrait à elle seule sa propre finalité, ne fonctionnerait pas bien.

Faisons donc en sorte que nos enfants, devenus adultes, ne marchent pas comme des *Sacis*.

Etienne Klein